

Études littéraires africaines

HUIGEN (Siegfried), *Knowledge and Colonialism : Eighteenth-Century Travellers in South Africa*. Leiden : Brill, Atlantic World Series, 18, 2009, 320 p., 2009, xii-273 p., ill. – ISBN 978-90-04-17743-7



Nicolas Brucker

Number 30, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1027367ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1027367ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brucker, N. (2010). Review of [HUIGEN (Siegfried), *Knowledge and Colonialism : Eighteenth-Century Travellers in South Africa*. Leiden : Brill, Atlantic World Series, 18, 2009, 320 p., 2009, xii-273 p., ill. – ISBN 978-90-04-17743-7]. *Études littéraires africaines*, (30), 134–137. <https://doi.org/10.7202/1027367ar>

par la construction de son personnage, et sur l'élaboration d'un « mythe ». Chacune de ces cinq contributions apporte un éclairage différent à propos de *Rue Monte au ciel*, mais on note des répétitions dues à une sollicitation importante de critiques comme Glissant, Deleuze, Foucault et Fanon, ce qui réduit l'attention portée au texte même. Le premier roman de S. Dracius, *L'Autre qui danse* (Paris : Seghers, 1989, finaliste du Prix du Premier Roman 1989), est étudié par Jennifer Jahn et Odile Ferly, toujours pour explorer la notion de métissage, mais par des voies différentes. Deux contributions étudient la pièce de théâtre *Lumina Sophie dite Surprise* (2005), qualifiée de « fabulodrame » par l'écrivaine, Valérie Budig-Markin la situant dans un « réel merveilleux » décliné au féminin et Arnaud Perret mesurant la volonté d'imposer, par les moyens de l'art, une « histoire attestée ». Enfin, Carole Edwards et Brigitte Weltman-Aron élargissent la réflexion concernant cette œuvre placée sous le signe du métissage, en cernant son rapport à la modernité antillaise (dont elle serait une figure majeure) et à « l'identité rhizome ».

Ce recueil met à l'honneur une écrivaine qui doit être connue. On aurait aimé que les contributions s'écartent un peu des voies habituelles, orientées par l'écrivaine elle-même qui affirme avoir une identité multiple, comme le rappelle Y. A. Helm en introduction : « Suzanne Dracius revendique son appartenance plurielle à l'Afrique, à l'Europe, à l'Amérique et même à l'Asie par le sang de son aïeule chinoise ». Il reste à interroger la place de l'écrivaine dans les champs littéraires et sa constance à œuvrer pour des collectifs, à étudier précisément les influences qu'elle revendique et qu'elle provoque, et à engager l'analyse même de ce que serait une langue « métisse ».

■ Christiane CHAULET ACHOUR

HUIGEN (SIEGFRIED), *KNOWLEDGE AND COLONIALISM : EIGHTEENTH-CENTURY TRAVELLERS IN SOUTH AFRICA*. LEIDEN : BRILL, ATLANTIC WORLD SERIES, 18, 2009, 320 p., 2009, XII-273 p., ILL. - ISBN 978-90-04-17743-7.

L'ouvrage de S. Huigen renvoie dos à dos la critique colonialiste et la critique post-coloniale, V.S. Forbes (*Pioneer Travellers of South Africa*, 1965) et Mary Louise Pratt (*Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*, 1992), la reconstruction positiviste des voyages et la mise en

accusation des représentations coloniales ; il tend à montrer que la seconde n'est que l'envers de la première et que, dans les deux cas, les textes eux-mêmes sont négligés au profit des idéologies. Et c'est bien une réhabilitation des voyageurs scientifiques au Cap, et de leurs travaux, qu'entreprend ici l'auteur. Il en résulte une étude à la fois panoramique, dessinant un parcours à travers les idées et les représentations sur tout le XVIII^e siècle, et monographique, attentive à retracer le destin individuel de chaque savant ; mais cette étude est aussi soucieuse du contexte, en l'occurrence la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales (*Vereenigde Oost-Indische Compagnie* ou *VOC*, littéralement « Compagnie unie des Indes Orientales »), qui occupe alors tout l'espace social, économique et politique de l'Afrique du Sud. Le livre met en avant les voyageurs eux-mêmes pour mieux leur donner la parole : hollandais comme Lodewyk Alberti, J.A. De Mist ou Robert Gordon, anglais comme John Barrow, allemands comme Peter Kolb ou Hinrich Lichtenstein, français comme François Le Vaillant ; ils sont d'horizons divers, occupant différents états, officiels ou particuliers, jouissant d'une audience scientifique variable.

Si le plan du livre obéit à un ordre chronologique, la perspective est également thématique, puisque l'auteur suit simultanément trois pistes : les tentatives de la *VOC* pour explorer le potentiel économique de l'intérieur ; les efforts des particuliers pour collecter des connaissances sur l'Afrique du Sud ; le souhait du gouvernement batave d'encadrer la colonie par l'administration. Il est parcouru d'un bout à l'autre par la discussion serrée des thèses avancées par M.L. Pratt, ce qui lui donne un ton dynamique, parfois agressif, mais qui anime et fortifie le propos. Pour Pratt, les récits de voyage font le lit du colonialisme : en apportant leur caution intellectuelle, les scientifiques mettent en place la doctrine colonialiste justifiant l'annexion européenne des territoires africains. Elle produit maintes citations, notamment pour prouver qu'en se concentrant sur les phénomènes naturels, ils ignorent la présence des populations indigènes. Mais tirés de leur contexte, les passages sont amputés de leur sens. Les affirmations qui en découlent sont dès lors très contestables. Les voyageurs présentés dans le livre contredisent les idées préconçues d'Européens aux idées étroites qui, avant leur départ, sauraient déjà ce qu'ils doivent penser des natifs. Bien au contraire, ils se donnent du mal pour comprendre les cultures étrangères, se montrent curieux et possèdent le savoir le plus récent à leur disposition. Les résultats sont parfois considérables. P. Kolb, en quelques

années, rédige une colossale encyclopédie dans laquelle il a collecté tout le savoir disponible sur l'Afrique du Sud et dans laquelle il fait de son mieux pour restaurer l'image détériorée des *Khoikhoi*. J. Barrow, autodidacte d'origine modeste, pris sous sa protection par un dignitaire de la Compagnie Britannique des Indes Orientales, séjourne au Cap de 1797 à 1803 en tant que secrétaire du gouverneur de la colonie. Il y fait preuve d'une curiosité scientifique étonnante, met à profit ses incursions dans l'intérieur, qui lui permettent de réfuter les travaux des voyageurs précédents. Quand il rentre en Angleterre, devenu secrétaire de l'Amirauté, il exerce une influence considérable jusqu'à sa mort. Mais ses *Travels* (1804) donnent aussi des Boers une peinture féroce, forgeant une légende noire, non dénuée d'arrière-pensées politiques, qui déterminera les représentations de l'Afrique du Sud jusque tard dans le XIX^e siècle.

La *Description du Cap de Bonne Espérance* (1719, tr. fr. 1741) a influencé Jean-Jacques Rousseau dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755), à travers un résumé paru dans l'*Histoire générale des voyages* (1748). Grâce à P. Kolb, la figure de l'Hottentot a connu une promotion par rapport à la représentation qu'en avaient élaborée les voyageurs des XVI^e et XVII^e siècles. Sa thèse humaniste bat en brèche les stéréotypes habituels sur les *Khoikhoi* et, même si elle n'a pas été pleinement comprise en son temps, elle porte pour la première fois le Cap à une large audience scientifique. Dans la seconde moitié du siècle, l'Hottentot incarne le noble sauvage. François Le Vaillant, né au Surinam, s'en souviendra quand, en 1791, il présentera les Gonaquas, descendants de *Xhosa* et de *Khoikhoi* mêlés, comme le type idéal de l'être humain dans son état naturel. Dans sa description, il ne se contente pas de décrire leurs activités, usages et coutumes, mais il se met lui-même en scène dans une idylle avec une fille *gonaqua* qu'il appelle Narina (« fleur »). Avec Le Vaillant, le noble sauvage de Rousseau retourne en Afrique du Sud. L'image de l'Hottentot est cependant moins favorable chez les autres voyageurs. Quant aux *Bushmen* (*San*), ils sont victimes d'*a priori* encore plus négatifs.

Avec finesse, l'auteur montre comment les scientifiques ont su tirer parti de leur relation avec l'administration de la colonie du Cap pour mener à bien certaines expéditions, alors même que la VOC ne manifeste qu'un intérêt strictement mercantile dans l'exploration du pays. Ils retirent également de leur séjour en Afrique du Sud un bénéfice social, comme les brillantes carrières qu'ils mènent une fois rentrés en Europe le prouvent assez. Le réseau colonial est ainsi uti-

lisé comme accélérateur des trajectoires sociales. Sur place, par les échanges intellectuels plus que par les contacts, plutôt exceptionnels, ils forment entre eux non un réseau vraiment, mais un *collectif de pensée*.

Contre la thèse de Pratt, l'auteur montre que le travail de ces savants se veut indépendant de toute pression administrative ou économique, en dialogue avec la culture de leur temps, et témoignant une sympathie pour les habitants indigènes d'Afrique du Sud. Et de conclure que ces recherches bénéficièrent non d'abord au colonialisme, mais au progrès des sciences ; à cette Science qui, au XVIII^e siècle, fut le véritable souverain de l'Afrique du Sud.

■ Nicolas BRUCKER

JOUBERT (JEAN-LOUIS), *ÉDOUARD J. MAUNICK, POÈTE MÉTIS INSULAIRE*. PARIS : PRESENCE AFRICAINE, 2009, 94 p. - ISBN 978-2-7087-0801-3.

Jean-Louis Joubert présente, dans ce court volume, une analyse de l'œuvre poétique du Mauricien Édouard Maunick (né en 1931). Hier ami de Césaire et de l'équipe de *Présence africaine*, aujourd'hui aîné des écrivains à l'île Maurice, il figurait en 2007 parmi les « grandes voix du Sud » de la revue *Cultures Sud*, mais ne semble pas avoir encore trouvé sa juste place auprès du lectorat français malgré ses diverses et nombreuses représentations publiques (expositions, disque, émissions, volume d'hommages). En neuf courts chapitres qui sont présentés comme une « écoute » (p. 9), J.-L. Joubert propose de retracer « l'itinéraire d'une vie et d'une œuvre » (p. 17) dont le trajet va de l'île à l'île, la boucle passant par le monde et les langues.

Le premier chapitre présente brièvement le monde littéraire de Maurice dans les années 1940 et 1950, celui au sein duquel É. Maunick s'est éveillé à la poésie. L'itinéraire biographique et esthétique du poète est ensuite retracé à l'aide de citations tirées de ses œuvres – puisque « chaque moment vécu retentit poétiquement » (p. 17) – et des nombreux entretiens que celui-ci a donnés depuis plusieurs années. Ce voyage à travers une vie de quatre-vingts ans et une œuvre qui compte une vingtaine de recueils est placé sous le signe du métissage et de l'insularité. É. Maunick a déclaré dans *Cultures Sud* : « Il n'y a pas de mots-clefs dans les poèmes que j'écris. Il y a des mots qui reviennent » (p. 106). Les termes « île », « métis », « parole », « exil » et